

L'auberge du Sanglier Rouge

Harcelée par le vent, cinglée par la pluie, l'enseigne grinçait, frissonnait, se balançait. Au rythme des bourrasques, elle gémissait, tirant sur les chaînes rouillées qui la retenaient à la hampe de fer forgé, tel un prisonnier rêvant de liberté. Le vieux panneau en forme de blason sur lequel se détachait un sanglier de couleur rouge résistait néanmoins vaillamment aux assauts des éléments. Malgré les injures des ans et la pluie qui traçait son chemin sur le groin de l'animal comme les larmes d'un chagrin pathétique, l'enseigne n'en arborait pas moins le nom de l'auberge qu'elle annonçait du mieux qu'elle le pouvait : Le Sanglier rouge. Murs gris, porte au lourd battant de bois irrégulier, fenêtre protégée de barreaux, l'établissement ne semblait guère accueillant. Plantée sur la lande inhospitalière et jouxtant une écurie à demi délabrée, l'auberge du Sanglier rouge se voulait ancrée en bordure du chemin pour que le passant s'y arrêât, bien aise de goûter quelque réconfort après des heures de cheminement dans un paysage hostile, battu par la bruine. Et pourtant, qu'était-il en droit d'espérer d'un tel lieu, cet esseulé ? La sombre bâtisse offrirait-elle un bon lit ou un repas alléchant ? Tout au plus une paillasse infestée de puces et un pichet de vin.

Mais cette auberge du Sanglier rouge, si peu engageante qu'elle fût, parut néanmoins un éden au cavalier arrivant au pas cadencé de sa monture. Légèrement penché sur l'encolure pour échapper à la pluie lui cinglant le visage, le col de son ample cape remonté le plus haut possible, le chapeau lui cachant presque

les yeux, l'homme semblait fatigué et frigorifié. Le cheval aussi paraissait las de devoir affronter un tel sort, tout équidé digne de ce nom ayant souhaité demeurer dans une stalle à se régaler de foin. L'homme s'arrêta sous l'enseigne et leva les yeux, considérant dubitativement le sanglier rouge aux tons défraîchis, aussi stoïque sous les rafales que ses congénères sous le boutoir des manants. Il eut une moue sceptique, jugeant sans doute que cette halte ne présentait rien de sécurisant.

Mais la prochaine auberge restait encore bien éloignée et il ne fallait pas envisager d'autre toit dans ce modeste village aux mesures éparses. Relevant le col de sa cape que ce mouvement avait entrouvert, il se décida enfin avec un soupir résigné. Mieux valait une paille repoussante que d'effectuer le moindre pas supplémentaire par ce temps détestable.

Le cavalier mit pied à terre et conduisit son cheval jusqu'à l'écurie. Il n'y remarqua personne, excepté un vieux cheval de trait gris pommelé qui grignotait sans conviction quelques reliquats de litière. Peu habitué à rencontrer des inconnus à cette heure tardive, il pointa les oreilles et les regarda longuement, un brin de paille au coin des lèvres. Le nouvel arrivant dessella sa monture, retira sa bride et la conduisit dans la stalle voisine. Ouvrant sans vergogne le coffre à grains situé à l'extrémité du couloir, il y puisa une généreuse mesure d'avoine qu'il octroya à son compagnon d'infortune. Sans doute rongé par quelque remords, il emplit une seconde mesure qu'il alloua au vieux cheval gris. Bien content de cette amélioration inespérée de son ordinaire, celui-ci plongea le nez dans la mangeoire de bois en fermant les yeux de plaisir. L'homme sortit et se dirigea vers l'auberge.

La porte s'ouvrit en grinçant et il se trouva dans une pièce sombre, éclairée par quelques candélabres et le feu qui crépitait dans une grande cheminée. Il se dirigea vers l'âtre et ôta son chapeau dégoulinant, qu'il secoua énergiquement. Un individu bedonnant vint à sa rencontre, aussi peu reluisant que son enseigne et guère plus attirant que les murs de pierre rongés d'humidité. Le voyageur demanda une chambre et un repas chaud. L'aubergiste l'observait avec insistance, visiblement méfiant à l'égard des visages inconnus. Il affirma enfin qu'il ne servait plus à cette heure, mais pousserait bien encore la bonté jusqu'à proposer un pichet de vin. L'homme parut bien déçu, mais accepta

néanmoins le pichet. L'aubergiste ajouta après un instant de silence consacré à de laborieuses supputations :

— Ma seule chambre est déjà prise. Je viens de la louer à madame. Remarquez, si vous la voulez absolument, on peut s'arranger. Soit vous la partagez avec madame, soit vous la payez plus cher.

L'homme prit un air scandalisé et se retourna. Il n'avait pas remarqué la jeune femme qui se tenait à une table dans le coin le plus sombre. Arrivée un peu plus tôt que lui, elle avait bénéficié d'une assiette de soupe. Ayant entendu les propos de l'aubergiste, elle parut tout aussi horrifiée que son concurrent et se leva brusquement, affolée par la perspective d'une nuit à la belle étoile :

— Mais..., mais, monsieur... je vous ai réservé cette chambre !

L'aubergiste afficha un air de martyr en essuyant sur son tablier de gros doigts grasseyés :

— Oh ! vous savez, ma petite dame..., à quelques minutes près... Et puis, les affaires sont les affaires ! Les temps sont suffisamment difficiles, il ne faut rien négliger !

Voyant la malheureuse sur le point de défaillir, l'homme se dirigea vers elle et lui sourit :

— N'ayez nulle crainte, madame ! Quand bien même aurais-je réservé cette chambre avant vous, je vous l'aurais cédée ! Un gentilhomme ne saurait agir comme un vulgaire rustre.

L'aubergiste s'empourpra, ce qui d'ailleurs se remarqua à peine, car il était doté d'un teint plutôt coloré. La jeune femme se confondit en remerciements, tandis que son chevaleresque « sauveur » la contemplait avec un intérêt évident.

Tout d'abord surpris par cette rencontre impromptue, il cédait à un ravissement allant crescendo. Cette petite personne menue se révélait absolument charmante : cheveux auburn, yeux pétillants, joli nez légèrement retroussé parsemé de taches de rousseur. Comblé par cet examen minutieux, le gentilhomme s'enquit avec une once de malice :

— Vous voyagez seule, madame ? De nuit et par un temps pareil ? Ne craignez-vous point de mauvaises rencontres ?

— Je me rends dans ma famille et n'ai guère le choix. Mais je suis pratiquement arrivée. Ce mauvais temps m'a surprise, tout autant que vous, semble-t-il ?

Sa voix tintait comme une clochette dans le silence austère, fraîche et enjouée, troublante. Une créature exquise, sembla penser le voyageur qui acquiesça avec un regard éploré vers sa cape s'égouttant sur le plancher :

— En effet ! Je crois que je n'ai pas été trempé ainsi depuis fort longtemps !

Puis, s'adressant à l'aubergiste qui les lorgnait sournoisement :

— Je n'ai point vu de palefrenier dans votre écurie. Mon cheval a besoin d'être bouchonné.

— C'est le cuisinier qui fait office de palefrenier. Il a fini son service.

L'homme leva un sourcil étonné et la séduisante demoiselle parut tout aussi perplexe à l'égard de son assiette, se demandant sans doute si la soupe n'était pas accommodée à l'avoine !

Devinant qu'il n'obtiendrait jamais gain de cause, le voyageur décida de clore l'entretien :

— Eh bien, mon brave, je vais souhaiter une bonne nuit à madame. Je bouchonnerai donc moi-même ce malheureux animal avant qu'il ne prenne froid. Je pense que vous ne verrez nul inconvénient à me laisser dormir dans l'écurie à ses côtés... et que vos affaires n'en souffriront pas trop !

Le tavernier grommela un vague assentiment et revint avec son pichet de vin. Indéniablement pressé de goûter un juste repos, son second client vida son verre d'un trait, puis, réajustant son chapeau au ras des yeux, ressortit en direction des écuries.

Retirant sa cape et la secouant vigoureusement, l'homme la disposa bien à plat sur les bottes de paille, dans le dessein de la faire sécher. Intention certes louable, mais bien utopique. Conscient qu'il lui faudrait reprendre la route le ventre vide, après une mauvaise nuit et en revêtant des effets humides, il eut la même moue arborée précédemment et étala un peu de paille à même le sol.

Il en préleva une brassée et la tordit avec application de façon à former un gros bouchon qu'il passa méthodiquement sur les reins de son cheval, sous le ventre et le poitrail. Une nouvelle poignée, tassée plus serrée, servit à frotter les membres pour en décoller la boue des chemins. Ayant rempli avec zèle le « service » du cuisinier-palefrenier, le cavalier se laissa choir sur son matelas pour le moins rustique. Un hochement de tête irrité permit

néanmoins de supposer qu'il ne devait pas avoir coutume de dormir dans semblable décor.

Pourtant, épuisé par une longue chevauchée, il sombra dans une somnolence troublée par le renâchement des chevaux et le martèlement des gouttes de pluie parvenant à s'immiscer entre les planches mal jointes de la toiture. L'homme marmonna quelques reproches sans doute destinés à l'aubergiste, à moins qu'ils ne fussent adressés au bon Dieu, responsable de ce nouveau déluge.

Alors qu'il allait enfin parvenir à s'assoupir, le voyageur sursauta brusquement. La porte s'ouvrit à la volée et il entendit des appels au secours. Immédiatement, il fut debout et se saisit de sa rapière posée à côté de la cape. À sa profonde stupéfaction, il vit entrer la jeune femme de l'auberge, terrifiée, les mèches au vent, le manteau ouvert laissant deviner une poitrine affolante. Elle se précipita vers lui et se jeta dans ses bras :

— Ah ! monsieur ! Vous affirmiez être un gentilhomme, alors je vous en prie, aidez-moi !!!

— Que vous arrive-t-il, madame ? Je vous l'avais bien dit qu'il était périlleux de voyager seule, pour une jolie jeune femme...

— De grâce, monsieur ! Il n'est guère temps de plaisanter. Des hommes veulent me tuer !

— Vous tuer ? Mais pourquoi donc ? S'il ne s'agit que de quelques marauds convoitant votre bourse, ma bonne épée s'en occupera !

En disant ces mots, il pointa son arme de façon menaçante. Dans l'embrasure de la porte que les rafales secouaient avec frénésie, il remarqua deux hommes armés de rapières et portant des pistolets à la ceinture. Apparemment décontenancés de le trouver en travers de leur chemin, obstacle imprévu les empêchant de s'emparer d'une proie facile, ils hésitèrent un instant et se concertèrent du regard.

Sans perdre de temps, le gentilhomme attrapa la jeune femme par la main et l'entraîna à sa suite jusqu'au fond de l'écurie :

— Mettez-vous à l'abri derrière les bottes de paille, j'en fais mon affaire !

Alors, il sentit qu'elle lui glissait un papier dans la main tout en expliquant précipitamment à voix basse :

— Ils veulent cette lettre. S'il arrivait un malheur, portez-la... à...

Elle ne put poursuivre sa requête, les deux larrons fondant sur eux. Le preux défenseur mit machinalement la lettre dans sa poche et fit face à l'adversité ! Il se débarrassa sans difficulté du premier, se révélant un fort habile escrimeur. Alors qu'il s'apprêtait à faire subir le même sort au second, il se rendit compte qu'un troisième cherchait à le prendre à revers. Il se retourna prestement et se trouva face à ce nouvel assaillant, un bougre plutôt grand, portant un impressionnant masque noir, certainement le chef de cette petite bande de coupe-jarrets. Les deux lames se croisèrent et cette fois l'opposant se révéla plus efficace.

Le voyageur rompit précipitamment, soudain en difficulté. Tandis qu'il passait devant les bottes de paille derrière lesquelles se tenait sa protégée, pétrifiée par la scène, il entendit la détonation d'un pistolet. La jeune femme poussa un hurlement et se jeta devant lui. Elle reçut la déflagration qui lui était destinée et s'écroula dans ses bras. Lâchant son épée, il la serra contre lui, caressant son visage dont le sang tiède coulait entre ses doigts. Il s'exclama en un cri de désespoir :

— Ah ! mon Dieu, pourquoi ? Vous faire tuer pour moi...

Telle Iphigénie innocemment sacrifiée dans la fleur de l'âge, la jolie victime répondit dans un râle d'agonie :

— La lettre..., la lettre... Il ne faut pas qu'ils la trouvent... Portez-la... à...

Cette fois encore, elle ne parvint pas à lui fournir davantage d'explications et rendit l'âme en emportant la clef de son secret. Se relevant aussitôt, l'homme recula jusqu'au fond de l'écurie et se heurta au mur. Il comprit alors que son sort ne devenait guère enviable et qu'il ne pourrait plus reprendre son arme. La lettre ! Avec un sang-froid étonnant, il plongea la main dans sa poche et, faisant mine de trébucher, se rattrapa au coffre à grains. Entre le coffre et le mur, il glissa la lettre, puis se laissa tomber à genoux, cherchant à reprendre son souffle, tandis que le masque noir se tenait campé devant lui, parfaite incarnation de Satan, le menaçant de son pistolet.



II

Les portes de l'enfer

Ce jour-là, le capitaine de Lamarre se montra d'humeur charmante. Après avoir houspillé mousses et subalternes, il passa un long moment devant son miroir à contempler le résultat d'efforts opiniâtres, se réjouissant d'un reflet des plus flatteurs. Endossant son plus bel uniforme, il distribua sans parcimonie, ordres et recommandations : il fallait que tout fût parfait.

L'amiral recevait à son bord le duc de Vivonne, vieux compagnon d'armes et ancien général des galères, sous les ordres duquel il avait servi longtemps, avant que ce dernier ne regagnât définitivement la terre ferme. Mais ces préparatifs se destinaient plus particulièrement à une visiteuse qui rejoindrait monsieur de Vivonne : la marquise de Marsilly. À vrai dire, le capitaine s'en souciait peu, mais demeurait sensible à l'effet produit.

Considérée comme une excentrique et bien qu'elle ne fût plus de toute première jeunesse, plutôt aisée pécuniairement, la marquise savait se montrer généreuse envers ceux qui s'attiraient ses bonnes grâces. Fort bien en cour, elle jouissait d'appuis non négligeables. Possédant un caractère bien trempé, elle ne se gênait nullement pour émettre des commentaires acerbes et redoutés. Elle s'avérait donc dangereuse... ou utile !

Profitant d'une halte de la galère royale *La Dauphine* en rade de Saint-Malo, la marquise avait formulé le souhait de visiter le navire. Voyant sa cote nettement en baisse à la cour depuis quelques bévues notoires au cours d'escarmouches navales,

monsieur de Lamarre fut bien aise de saisir cette opportunité de redorer son blason.

La marquise fut donc accueillie comme une reine et, au bras de l'amiral de Vivonne, effectua le tour du propriétaire, avec commentaires détaillés de chaque espace et de sa fonction.

Bannières et oriflammes étincelant sous le ciel bleu, coque rutilante ornée de sculptures de dauphins à la poupe et à la proue, rames aux pales colorées frappant l'eau en cadence : la galère royale se voulait à la fois symbole de prestige et spectacle grandiose. Comme toute personne inexpérimentée en la matière, la marquise ne pouvait que s'émerveiller. En femme d'esprit, elle n'en devinait pas moins que le vernis dissimulait trop bien une vérité certainement peu reluisante.

Effectivement, lorsqu'elle parvint sur le pont inférieur, l'amiral la retint, l'entraînant ostensiblement dans la direction opposée et aiguissant ainsi inévitablement sa curiosité.

Visiblement embarrassé, monsieur de Vivonne paraissait peu empressé à lui fournir des précisions, commentant évasivement :

— Il s'agit de la chiourme, l'ancre des galériens, le nerf vital du navire. Mais ce n'est pas un spectacle pour une âme sensible.

Bien évidemment, son invitée insista et il ne put que s'exécuter par crainte de la mécontenter. Il lui suggéra toutefois de ne point s'attarder, une présence féminine risquant d'engendrer le désordre parmi les galériens. Ne sachant si elle devait s'en montrer flattée ou alarmée, la marquise s'enquit prudemment, revendiquant l'honneur de ne point se classer parmi les âmes sensibles :

— Ces hommes sont-ils donc des monstres ?

— Quasiment, en effet ! Ils représentent le plus beau ramassis de canailles de tout le royaume !

Elle s'approcha avec circonspection, considérant la triste vision qui s'offrait à elle : des hommes maigres, certains à demi nus, d'autres vêtus de haillons ou de casaques d'un rouge délavé, enchaînés à leurs bancs de nage. Sur tous ces visages, elle lut une expression bestiale, vulgaire, haineuse ou hagarde. Des êtres avilis, anéantis, mais qui, effectivement, n'avaient jamais dû être des saints...

En présence de cette horde domptée, à la fois menaçante et à l'extrême limite de la déchéance, elle fut saisie d'une peur incon-

trôlable et réfréna un mouvement de recul. Afin de masquer son trouble, elle demanda du ton le plus banal possible combien d'enchaînés se trouvaient sur ces bancs. L'amiral de Vivonne, qui connaissait fort bien son sujet, la renseigna volontiers, annonçant les chiffres avec la même impassibilité que s'il eût présenté un rapport concernant un élevage de bestiaux :

— Une galère est équipée de deux rangées de vingt-six bancs, soit à peu près deux cent soixante rameurs. Mais sur une Reale, on en compte bien davantage ! Ils sont alors plus de quatre cents.

— Cette promiscuité doit être épouvantable ! Ils n'ont même pas la place de bouger !

— Sans doute, mais les soldats qui les gardent sont à peine mieux servis ! Voyez-vous cet étroit parapet entre les bancs et le plat-bord ? C'est le courroir. On y aligne jusqu'à quatre-vingt-dix soldats ayant pour mission de surveiller la chiourme. Celui qui relève un peu trop la tête risque de se retrouver décapité par un coup d'aviron. Et par gros temps..., ils ne sont qu'à quelques pieds de l'eau !

Il s'égayait de cette abondance de détails, très fier d'exhiber son savoir et jubilant de l'effet produit. La marquise masquait de plus en plus difficilement l'effroi que lui causaient ces sordides révélations.

— Mais pourquoi leur imposer ceci ?

— Par nécessité ! Ici, les places sont chères. Nous sommes plus de quatre cents sur une surface très restreinte ! C'est pourquoi chaque pouce a son utilité. La poupe, cependant, reste la partie noble du navire, puisque c'est là que logent les officiers.

— Et tout le reste ? Où se trouve-t-il ?

Elle accompagna sa question d'un coup d'œil circulaire, ne discernant que des têtes occupant indéniablement le moindre pouce de cet espace réduit.

— Le reste ? Eh bien, dans la cale ! L'espace prolonge le poste de commandement, mais en dessous sont aménagés une douzaine de compartiments avec notamment les garde-mangers, la sainte-barbe, le paillol, la chambre des voiles ou des cordages.

Elle l'écoutait désormais comme dans un mauvais rêve, recevant les effluves pestilentiels qui se dégageaient de la chiourme, soulignant cruellement la véracité de cette misère et le bien-fondé de ses soupçons.